

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXX

(11 mai — 25 juin 1943¹)

Commencé à Athènes, le 11 mai 1943.

Écrit ce matin à Simony. Recopié quelques phrases de ma lettre². Fernand avait raison : j'écris mieux quand je parle à un autre. Il me conseillait même un roman par lectures.

Nouvelle séance chez Apartis, la troisième. Le modelé commence à sortir — mais nulle âme encore. À la cinquième séance, paraît-il, le caractère plastique sera apparent ; la vie, le mouvement etc. ne viendront pas avant la septième ou huitième pose. Tout cela semble mathématique. C'est une question d'angles et de mesures. Le caractère se dégage et s'affirme grâce au calcul patient. Tout n'est que forme. L'âme, l'esprit s'amènent par surcroît un beau jour.

Le beau moment de l'homme, pour un sculpteur, c'est vers 24 ou 25 ans. « Voyez *L'Âge d'airain*, me dit Apartis. Mais le visage n'est guère intéressant avant 30 ou 35 ans... »

Incapacité grande de m'exprimer directement. Il est un tas de choses que je n'ose pas dire par crainte de la banalité, surtout les « choses poétiques ». Je commence à entrevoir ce qui m'a tant attiré dans mon désir de faire connaître la poésie grecque ; je choisis les morceaux que j'eusse aimé écrire (si j'étais poète), sans craindre même les fragments épars autour desquels je peux dérouler ma fantaisie. Voici bien longtemps que

1. Les cahiers I à XXIX ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les nos 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 110/111 du BAAG.

2. Voir à la fin du Cahier XXIX.

Gide me disait : « Je te crois fait surtout pour la critique. » Chose qui me semblait folle, car je doute fort de mon esprit. Mais peut-être finirai-je par ressembler au portrait que Gide se traçait de moi. J'ajouterai d'ailleurs que d'autres me prennent aussi pour un critique, et certains, très sévère. Mon collègue M. bombarde Athènes d'invitations à ses conférences, mais à moi il a envoyé dès le début une lettre de non-invitation (avec de spécieuses raisons) où j'ai bien dû lire qu'il serait gêné de parler devant moi... J'ai un immense désir d'être aimé (et pour moi-même), mais ne déteste pas qu'on me craigne un peu. Cette frayeur maladroite des autres marque parfois leur estime.

12 mai.

Prolongé la soirée jusqu'à une heure sous les ombrages du jardin de l'École. Nuit pure et parfumée. Je causais sur un banc avec Matton des intérêts de l'Institut et de la propagande française, après un thé qui nous avait tous longuement réunis chez les G. V. La colonie française, plus resserrée et plus cordiale après le départ des officiels, se « reçoit » beaucoup. Les archéologues et leurs femmes, tous jeunes, se révèlent peu à peu intéressants.

Reçu une lettre d'Henri. Fit une visite à Jouhandeau et échappa de justesse à une scène délirante avec Élise. La danseuse, toujours jalouse des amis de son mari, éprouva le besoin de s'amener et Jouhandeau jubila déjà à l'idée d'une scène exhibitionniste. Henri discerna très bien l'air d'animation et de joie malsaine qui se peignait chez Jouhandeau, mais il le déçut en prenant congé. Les dernières nouvelles de Gide (données par Yves Allégret) dataient du 20 mars.

Il est 2 h. Assez énervé par le thé, les liqueurs. Je viens de lire deux pages du *Pantagruel*. Il est difficile d'écrire mieux.

13 mai.

Toute ma chambre n'est que baume (roses et chèvre-feuille). Dernière classé, ce matin, du Cours intermédiaire. Exposé sur Sainte-Beuve. Nous lisons dans les *Morceaux choisis du XIX^e siècle* une courte pièce de Verlaine, *Après trois ans*, que je n'avais jamais bien regardée et qui sur-le-champ me touche de cette amère douce pointe de la beauté.

Trouvé à la sortie de mon cours le jeune Alexis, visiblement surmené par la préparation du bachot. Tout tendre d'intelligence, tout frémissant d'ardeur. Il s'attarde à causer. Je ne dis rien que de banal, mais je sens en même temps que je lui apporte quelque chose (et je réponds à ses questions).

Après-midi, dernier Cours supérieur. Fini de rendre un devoir sur le roman. Exposé sur Daudet. Nous expliquons une longue description du Nil (souvent belle) de Loti, que Matton a fait polycopier. Quelques jeu-

nes filles (genre « celles qui ne vous quittent pas des yeux », mais qui n'ont reçu aucun encouragement, Dieu merci) s'accrochent, émues par cette fin d'année, à ma chaire au moment du départ. Accompagné deux institutrices à leur tram. Temps très rafraîchi. Rentré goûter et lire un peu de Rabelais et de Lautréamont. Ma nuit ayant été fort courte et ma journée remplie de cours, je m'endors.

Dîner à l'École un peu pénible. Mme L. arrive seule, en larmes. Je l'entendais supplier en vain son mari de venir. « Je n'y tiens plus, me dit-elle. À quoi bon cacher ? Je sais maintenant pourquoi Monsieur ne voulait pas me montrer ses poèmes. Je les ai lus. C'est affreux. À la fin, je dirai pourquoi j'ai été malade, on saura tout. » Mme L. se décide à rappeler son mari, qui arrive. Il n'a que le temps d'avaler son potage, car les reproches recommencent. « Ah ! je les garderai, tes poèmes, et ta prose. Je les montrerai. Je sais pourquoi depuis des mois tu étais toujours dans la lune, pourquoi tu parais si fatigué. Et je pourrai dire le nom de la personne, et on verra ce que sont les professeurs de l'Institut... » L. abandonne la table en criant : « Pas de scène de jalousie ! » Mme L. reprend : « Athènes ne lui réussit pas, et pourtant nous avons voulu revenir en Grèce, nous en attendions le bonheur. C'était pour nous, après tous nos soucis de France, toute la vie. Si l'on pouvait à présent voyager, je ferais tout pour rentrer en France et je le forcerais bien à partir avec moi. » J'essaie de la raisonner, de la calmer, mais que dire ? J'entrevois brusquement le drame. Je savais qu'il y avait du tirage, mais ce n'est que ce soir que j'en ai pu deviner la raison.

Sortant de l'École, je tombe sur S. qui m'entraîne chez lui. Je voulais pourtant me coucher de bonne heure. Atmosphère matrimoniale toute différente. Madame aux petits soins attend son mari, toujours en retard, pour mettre en train son dîner. Tous deux partagent leurs tendresses entre les trois chats qui sans respect font l'escalade de leurs maîtres pour cucuilir des baisers.

14 mai.

Visite aux Archives. Donné lecture de *Porphyras*. À première vue, Politis est satisfait ; il n'y a pas de texte plus difficile dans Solomos, prétend-il (je n'ai de ce travail qu'un souvenir de joie). Politis ouvre un carton d'où il sort le manuscrit du poème. Autant les notes en italien sont d'une écriture nerveuse et pâle, presque illisible, autant les vers grecs sont soigneusement, inlassablement recopiés pour offrir toujours à la vue du poète l'entière figure du vers debout, immaculé. La couleur du papier (souvent bleu pâle), les petits cahiers cousus, le format même (celui des manuscrits de Jouhandeau), tout révèle la pureté du goût. Amorçons quelques problèmes (surtout la jeunesse de Solomos). Je sens le prix in-

fini de questionner un homme qui sait *tout* sur son auteur ; c'est un livre parlant ; d'autant plus que je n'ai pas envie de lire tout le fatras.

Rendu des dissertations au Cours spécial et pris congé. Je n'ai plus maintenant à professer, et jusques à quand ? La matinée étant des plus longues (j'étais allé de bonne heure aux Archives), repris quelques endroits de Jenkins et tombé tout frémissant sur un morceau de Lautréamont qui, pour être moins magistral que Mervyn, ne m'en pas moins bouleversé. C'est, au chant IV, le passage de Falmer. « Il avait quatorze ans, et je n'avais qu'un an de plus... la prééminence de ma force physique... Chaque nuit... surtout ses cheveux blonds. » Ces quelques mots mêlés à une histoire sadique reviennent sans cesse comme un refrain lancinant et voluteux. C'est une incantation à la fois trouble et brûlante.

Après le déjeuner, Mme L. m'annonce qu'elle est réconciliée avec son mari. Elle me prie d'oublier ce que j'ai entendu. Il se pourrait que l'aveu qu'on m'a fait (que je suis sans doute seul à connaître) les ait soudain effrayés, et que lui, par la crainte (et autre chose aussi), soit revenu à de « meilleurs sentiments ». Pas mauvais, parfois, qu'un tiers soit mêlé à vos histoires (ou à une part d'icelles), pour y mettre une sorte de frein. Et puis ça soulage un instant de laisser échapper un secret, quitte à le reprendre. Mme L. baissait la tête, me demandait pardon. « J'ai perdu tout droit à votre estime », etc. Voilà qui était loin de ma pensée : je l'avouai aussitôt.

Séance chez Apartis. Progrès manifeste. Me fait poser surtout debout pour me voir de plus près. Et en pleine lumière. Voudrait faire ce relief en pierre. Il lui semble faire des découvertes, réussir une chose qu'il n'avait pas encore obtenue ; je me réjouis sans peine avec lui. Tsasoukis, dans l'atelier, donnait une leçon de peinture à quelques jeunes gens. Je l'emmène, comme convenu, chez moi. Nous parlons des anciens élèves de Spetsai dont il a connu quelques-uns (Xénakis) et qui sont assez souvent loufoques. Il me raconte son apprentissage de jeune peintre chez C. qui lui enseignait les principes du Moyen Âge et trouvait tout naturel de signer les icônes que faisait son élève, ainsi que d'empocher l'argent. T. veut entendre *Porphyras*, pour lequel il professe une admiration particulière ; il l'appelle un poème érotique. Il a raison ; à condition en même temps de l'appeler un poème mystique. La thèse de T. est que Solomos ignorait le grec, ce qui lui permit d'écrire divinement. « Il faut de la distance, dit-il, il faut être loin des choses... Rien de plus stupide que de reprocher à Solomos de n'être pas allé au siège de Missolonghi. Pour pouvoir le chanter, il devait en être loin. » Il y a du profit à causer avec Tsasoukis, garçon des plus intelligents (un peu « écorché » à la Jouhandeau). Sous ses propos acides ou cyniques, on peut déceler bien de la

confiance. Journée sans travail, où tout pourtant me ramenait à mon « but ». Je n'ai vraiment de plaisir qu'à voir des gens qui travaillent (artistes ou savants). La foule des mondains me fatigue, me fait perdre mon temps. Peut-être manqué-je de curiosité romancière, mais on rencontre assez de plèbe sans courir après. Je n'ai de plaisir à respirer que dans la solitude (ou l'aventure), ou bien dans l'atmosphère pure et désintéressée des poètes. L'attitude esthétique (non pas d'esthète) devant la vie est ce qui me *parle* le mieux, ce qui m'enchant, ce que j'obtiens de moi sans effort. Je me suis toujours dit (non pas toujours, mais j'ai fini par le découvrir) que les pâmoisons à la Simony étaient artificielles. J'ai trop vu que des petits soucis mesquins passaient au premier plan pour lui.

Incertitude du lendemain. Les Alliés préparent l'effondrement de l'Italie. On la bombarde sans répit. Un débarquement est possible, qui ne rencontrerait que peu de résistance. L'Italie ayant déjà perdu toutes ses colonies, il lui resterait à perdre la France (laissons la question) et la Grèce qu'elle devrait évacuer, peut-être avant sa propre chute. Retourne-ment immédiat de la situation. Il y a des conseils à n'en plus finir en Italie. Ils ont la frousse. Ils ne pourraient résister ; ils sont capables de jeter les armes. La guerre finirait par des coups de théâtre (il faut bien qu'ils commencent). Il est à craindre que notre été, ou une partie de celui-ci, en tout cas nos prochains jours soient empoisonnés. Les scènes de grotesque et de terreur seront mêlées. Je me sens plein de curiosité, et cependant frissonnant à la fois d'horreur et d'impatience. Profond dégoût de la force et de la foule. J'assisterai un jour ou l'autre ici à la joie délirante. Je m'y associerai, mais la France ne sera pas encore libre. Et puis, nous ne revivons pas les larges illusions du 11 novembre 1918 où la guerre semblait finie pour toujours. Même à la signature du dernier [traité], nous resterons anxieux ; ce ne sera que le début de toutes les questions. Je souhaite malgré tout de poursuivre l'*Anthologie*, mon refuge et mon but. La Grèce ira aux nues (elle y est déjà) ; le livre fera plaisir ; il touchera. Il faut qu'il soit beau. Lu avant de m'endormir une brochure que me prête le petit D., œuvre d'un médecin, *Solomos était-il sain d'esprit ?* Bonnes intentions, mais grande insuffisance. Quelques effets comiques dus à la naïveté et à l'ignorance du français. L'auteur, M. Libérato, est médecin légiste. C'est tout ce qu'un Français peut lire sur Solomos !

15 mai.

Journée paresseuse, mais malgré moi. Je l'avais toute réservée à Mourelos. Il n'a pas donné signe de vie. Me sentant à midi tout désaffecté, je compris combien le désœuvrement (et aussi la déception) peut conduire aux folies. Mais cela resta velléitaire...

Après quelques friandises tirées de mes réserves, je décidai de faire la sieste. Ensuite de quoi, je finis Lautréamont. À Pontigny, en 39, malgré la compagnie exquise, et mes amis réunis, j'étais pris au moins une fois le jour d'un urgent besoin de solitude. Un matin, je m'éclipsai aussitôt le petit déjeuner et partis à bicyclette. J'appris au retour, à midi, qu'on m'avait beaucoup cherché, Gide ayant fait à Claude et à son ami Davray une lecture de l'histoire de Mervyn. Ils en étaient encore émerveillés, bouleversés. On me parla du ton et de l'air démoniaque de Gide. Je manquai une scène importante, et je manquai à Gide. Mes regrets aujourd'hui s'avivent ; sur le moment, j'étais enchanté de ma promenade et de ma rêverie solitaire ; la bicyclette m'a toujours inspiré. Lu cinquante pages de Jenkins. Je découvre ce livre à la seconde lecture, car, entre temps, on m'a beaucoup parlé de Solomos.

... Triste ou heureuse faculté d'oubli. Impossible de reconnaître les gens. Faculté d'illusion. Fini la soirée près de Mme A. Bel oratorio allemand.

16 mai.

Ce matin, conférence en grec de Millieux sur Ernest Psichari. Compris à peu près un tiers. Cet auteur nationaliste et « converti » me tape sur les nerfs ; il écrit fadement ; aucun sens de la langue. De plus, ses hagiographies sont des tartufes. Je me souviens de Fernandez faisant part de l'étonnement d'un sergent d'Algérie qu'il rencontra aux armées (?) : « Lui un saint ? Lui qui couchait tant qu'il pouvait avec... » Michel m'amena parfois chez son ami Revault d'A., dont la mère est Henriette Psichari.

Enfin, Mourellos est venu. Traduit ensemble une bonne partie des *Pensées* (certaines, fulgurantes) qui précèdent *Les Assiégés*. Parlé d'une façon générale de ce que doit être ma préface ; les idées et l'ardeur se pressaient en moi ; je tiens un sujet qui se nourrit et qui progresse. Ma préface sera à la fois un poème et une confession, mais elle doit être rigoureuse au point de vue historique. Combien j'ai hâte de m'y mettre ; mais je ne suis pas encore prêt. Je ne puis aller que lentement, ayant besoin de l'aide d'autrui. Cette lenteur, je la crois profitable. J'ai tout le temps de méditer, d'assimiler les lambeaux que j'arrache un à un. Mourellos, lui aussi, a semblé ému de mon introduction à *Porphyras*. Cela est important : il faut que les explications soient déjà poétiques, qu'elles introduisent le lecteur dans l'univers de Solomos, que d'avance elles lui communiquent le frisson. Je suis à l'affût des paroles, des citations de Solomos, de ses gestes où précisément se reconnaissent l'homme et le poète. Sans nullement interpréter, je veux dresser une figure qui s'impose. Chaque jour je me sens un peu plus sur la piste.

C'est aujourd'hui dimanche, l'après-midi était un peu orageuse, aperçu quantité d'adolescents délicieux. Tout cela m'a un peu chaviré, alors que cependant je me sentais confirmé dans ma certitude de faire une bonne étude sur Solomos. Cette émotion que je sens devant la beauté passagère, c'est celle même de la poésie, celle que je dois exprimer ; l'une est la condition de l'autre.

Mourellos se propose depuis longtemps d'écrire une étude sur « Solomos et la poésie pure ». Il me demande d'annoncer cette étude (ou de faire allusion à nos conversations) dans ma préface, sous peine de voir ses compatriotes crier au plagiat. Les gens, ici, sont tellement habitués à piller que leur première idée en lisant un auteur grec est de se demander : « Qui a-t-il copié ? » Voici quelques années, Dimaras voulait consacrer une chronique à Zola (au moment du centenaire, je pense). Je lui signalai la parution d'un numéro spécial des *Nouvelles littéraires*. Du coup, il ne voulut plus écrire son article. On m'accuserait d'avoir plagié les *Nouvelles*, me dit-il.

17 mai.

Survillé toute la matinée un examen ; j'avais emporté *Pickwick* pour me forcer à le lire ; pas de succès. Terminé par contre, et annoté Jenkins. Les grandes lignes de Solomos m'apparaissent ; je pourrai en parler maintenant aux spécialistes sans gaffer. Reçu par Florence deux lettres de Maman. Répondu aussitôt, et de nouveau écrit à Simony (il est si rare d'avoir des lettres à écrire, et de pouvoir en envoyer, que je m'y lance à cœur joie). Il plut toute l'après-midi ; on se fût cru en France. À la fin du jour vint Valaoritis ; je voulais lui donner lecture de *Porphyras*, auquel il a collaboré. Il avait assez d'allure ce soir, les yeux brillants et égarés. Était-ce le travail (il prépare un examen), l'amour, ou seulement la pluie ? Mystère des jeunes gens. Ce soir, chez Amandry, les dames me font raconter mes péripéties de prison. Peu satisfait de ma journée. Point sorti. Rien lu. Et pourtant j'ai progressé dans mon travail...

18.

Présenté ce matin Mourellos à Politis. Revue par cette occasion les manuscrits de Solomos. Politis me passe un nouveau plan italien de *Porphyras* (mais qu'on ne peut en ce moment publier), lequel contient plus de détails et de parties sublimes. Nous feuilletons aussi des lettres à son frère (en italien) ; l'une, de 1846, raconte la mort d'un ami qui, sur son lit, renonçant à tous ses biens et à ses forces physiques, n'a plus que son âme invincible etc. C'est déjà tout *Porphyras*. Cette visite au département des manuscrits fut riche en émotions. J'étais heureux aussi que Mourellos pût se faire connaître parmi les Solomistes. Je sais maintenant

ce qu'il me faudra lire (rien de biographique), surtout des témoignages du temps (Polylas et Manzaro) ainsi que des recueils de propos et de pensées (Valctas) récemment parus. Cela n'a l'air de rien, mais je devrai faire une vraie chasse à ces ouvrages, ainsi que trouver un traducteur ; pour Manzaro qui écrit en italien, j'espère me débrouiller seul. Tâcherai d'aller dès demain matin à la Nationale.

Passé chez G. qui édita jadis les *Prolegomena* de Polylas ; je suis fort bien reçu, mais il ne lui reste même pas un exemplaire ; en cherchant bien, peut-être... Rencontré Katsimbali, qui m'entraîne dans la sombre taverne que fréquentent les poètes. Je m'esquive assez vite. Longuement posé chez Apartis ; causé avec intérêt. Il s'applique à rendre certain renflement du milieu de narine ; Fordham, à Fès, me surnommait « poney » ; la ligne du nez n'est pas encore saisie. Au bout de la séance, Apartis me dit : « Vous êtes fatigué, arrêtons-nous ; votre lèvres pend. »

Croissante élévation des prix ; on se ruine. Temps atroce. Fini l'après-midi à la bibliothèque, où je feuillette l'*Encyclopédie Française* (volumes scientifiques).

19.

Emprunté les notes de Manzaro sur Solomos, à la fois d'un ami (il en fait le portrait, la psychologie) et d'un musicien (il insiste sur l'oreille de Solomos et son mode de composition). Je n'ai pas encore lu de très près ces notes (il me faudra peut-être un aide), mais mon propos y trouvera de quoi s'enrichir. Rencontré Téotokas (promenade au soleil) ; j'étais tout plein de mon sujet.

Trouvé à l'Institut le jeune K., ancien de Spetsai. Je lui fais lire la merveilleuse *Rêverie des Orientales* ; il cherchait un petit texte à apprendre par cœur. Examen écrit de grammaire, pendant lequel je peux lire Manzaro. Puis je me précipite au théâtre afin d'assister au Festival Sikélianos ; on m'avait envoyé une loge. Déclamation et chant (par un curieux hasard, j'avais traduit la plupart des morceaux du programme). Salle plutôt snob, donc médiocrement chaleureuse. Rentré avec les Katsimbali.

Séance du jury du Cours spécial ; tout le monde est admissible. Curieuse déformation de l'esprit chez M. Impossible de penser droit ; jésuitisme inconscient, tout est sophistiqué en lui. De plus, profondément distrait par sa femme, il ne lui reste plus de son zèle que les formules (mais c'est au fond, aux yeux du monde, l'essentiel).

Promené au clair de lune. Écouté des rossignols éperdus dans les jardins abandonnés du roi.

20.

Journée d'examen oral. Très importante pour les élèves du Cours

spécial (qui reçoivent le diplôme de professeur) ; elles n'avaient pas dormi de la nuit, arrivaient bouleversées etc. Pour les examinateurs, journée à peu près fichue ; c'est le métier. Je fus chargé d'interroger en littérature ; on m'expliqua des fragments de *Phèdre* et de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Le jury décida d'être satisfait, et à juste titre. Nous avons obtenu quelques spécimens de culture.

Admirables photos de Goya que je trouve à la bibliothèque. Rien fait de la journée, mais cependant pensé à l'anthologie. Cette lenteur n'est pas vaine. J'aspire aux longues journées vierges.

Trouvé à l'Institut Georges Th., mon ancien élève, toujours exquis ; il habite au bord de la mer (que je n'ai pas vue depuis un an !). Je descendrai un jour au Phalère pour lui. Pas entendu les rossignols ce soir. Trop de lune ? ou trop de bruit dans la rue ?

J'ai eu, je crois, *l'intuition* de mon Solomos ; j'en tiens la forme et le rythme (j'ignore le contenu ; je suis en train de l'acquérir, en méditant et lisant...).

21 mai.

Pas mauvais que mon impatience rencontre des obstacles ; mon sujet s'étoffe et s'épure. Mais après Solomos, il me faudra travailler Kalvos avec E., Kavafis avec A... Crainte que les événements, l'atmosphère soudain ne soient plus favorables. Pourtant je sais qu'un petit livre sur les poètes grecs sera en France accueilli avec joie. Je tiens enfin un filon (j'avais, il faut le dire, rêvé une œuvre plus personnelle... mais je sens que je pourrai y mettre plus que je n'espère).

Lu avant de me lever l'autobiographie de Salkaratos (traduite par Perrot), cent pages d'un humour acide parcouru d'éclats passionnés. Plus neuf, me semble-t-il, que *La Papesse Jeanne* de Roïdios, par trop voltairienne. Matinée occupée à des soins de ménage ; corrigé l'après-midi des examens. Je n'en serai pas débarrassé avant huit jours. Je tâcherai d'ici là de débayer le plus possible le terrain autour de Solomos. J'ai hâte de m'atteler à la besogne. Entendu une conférence sur l'art du comédien. Compris quelques endroits. Lu dix pages de Rabelais. Regretté vers le soir le manque d'un copain. Visite aux A. (c'était la Saint-Constantin : air de liesse dans les rues, beaucoup de bouquets).

23 mai.

Nuit noire et parfumée. La glycine a fait place au chèvrefeuille. Musique et chansons, groupes nocturnes de promeneurs. Hésite à user pour des amours vulgaires d'une soirée aussi exquise. J'allai la passer chez les A. ; j'avais de toute manière besoin de me dépenser ; ce fut en causant. Commentaire sur l'étonnante dissolution de la III^e Internationale. Tra-

vaillé ce tantôt avec Mourellos (il viendra chaque dimanche). Traduit quelques morceaux des *Assiégés* et fini les *Pensées* du Poète. Écrit des mots et des mots, un peu dans la nuit. Entrevu que le travail sera assez grand, mais cela m'exalte. Flânerie heureuse sur de larges boulevards populaires encombrés de gens en goguette, très Porte Clignancourt. Plaisir charmant de retrouver mes enivrantes joies parisiennes du dimanche ; dirigé en marchant ma rêverie au point que, rentré à sept heures, je repris les notes de l'après-midi qui aussitôt s'organisèrent sous mes yeux ; des larmes m'envahirent quand je sentis palpiter dans quelques fragments la beauté. Comment, après ces joies presque saintes, courir le guilledou ? D'autant plus que je passai tout le jour sous le charme de l'examen de ce matin. Nous dûmes nous occuper des enfants de l'Alliance Française, corriger leurs compositions, les interroger, etc. Quinze élèves me furent confiés, parmi lesquels un garçon de quinze ans, brun, en culottes courtes, et un autre de seize, blond, doré, déjà fort. Je les caressai en esprit pendant tout l'examen ; mon cœur enveloppait jusqu'à leur souffle, jusqu'aux moindres détails de leur corps, et eux regardaient curieusement l'homme dont dépendait leur sort.

24.

Il faut demander pour obtenir (je pense à mes élèves) ; ma sévérité de toute l'année fait que 35 sur 45 passent sans peine l'examen. Surveillé ce matin les épreuves du Cours intermédiaire. Il y a un adolescent que je découvris dès le début assez doué (son style avait de la plastique), je l'encourageai fort, mais allai trop loin ; je veux dire que, séduit par son aspect et son air un peu rétif (alors que ses devoirs dénotaient de la sensibilité), je fermai trop les yeux que les fautes de langue etc... Ce matin, me penchant sur lui pendant qu'il relisait sa narration, à ma grande surprise je la trouvai presque excellente ; les fautes de grammaire, les lourdeurs avaient disparu. L'enfant est devenu tel que je voulais qu'il fût ; il a voulu être digne de ma haute opinion, d'abord exagérée (au début, il ne venait pas aux cours, ou que très peu ; il m'a semblé lentement l'apprivoiser, et forcer son intérêt).

Essayé, durant l'examen, de transcrire quelques fragments des *Assiégés*. Bientôt envahi de sanglots. Le passage — le pressentiment — d'une beauté sublime et qui peu à peu se dévoile à moi me saisit à la gorge. Ce sublime, fort loin du déclamatoire, laisse à l'image toute sa délicatesse et comme sa joie frémissante. C'est avant tout la beauté qui guide Solomos. C'est elle que mon lecteur doit deviner. J'y suis un peu préparé ; je n'ai jamais visé dans mes efforts de style qu'à un certain effet de splendeur (avec le minimum de moyens...).

Pas trouvé de place à la conférence de Sikélianos sur Palamas, un des

« clous » de la saison. Curieux comme je me résigne sans peine ; pas ombre de regret. Longue sieste. Pris le thé chez le jeune Aravantino et longuement bavardé. Esprit des plus ouverts que plusieurs personnes se disputent, entre autres un catholique, claudélien etc. Il n'a que dix-sept ans. J'essaie de respecter son jugement, bien qu'il me demande sur toute chose mon avis. Un peu brouillon, je veux dire qu'il parle de tout à la fois. Je le charge de lire pour moi les *Prolegomènes* de Polylas, le texte capital sur Solomos. Sur le tard arrive Alexis, combien charmant et vivant, très affairé par son bachot. Au milieu de ces enfants, je suis réduit au rôle de Socrate. J'essaie de le jouer sans excéder en rien ma compétence...

27 mai.

Longue après-midi d'examens oraux. Foule des élèves attendant, le soir, les résultats. Étrange que tous les premiers de la liste soient des garçons ; je ne pense pas m'être laissé séduire, mais eux, peut-être (ma sympathie a pu les stimuler). Je reçois des menaces de mort d'un gaillard dont j'ai dû recalculer la scœur pour la troisième fois ; la vendetta règne. Joué aux cartes ce soir à l'École ; il y avait les jeunes travailleurs de France employé par les Allemands. Grand plaisir à contempler ces clairs visages, et à entendre un accent paysan.

Curieux comme le matin, quand je fais ma toilette, que je me barbifie devant la glace, les idées voluptueuses ou les idées littéraires (est-ce si différent ?) affluent en moi. Les idées littéraires, c'est naturellement Solomos. Il se dessine peu à peu. J'en suis au moment où les éléments épars coagulent. Des joies m'attendent. Parallèlement, je trouve peu à peu des expressions assez heureuses pour *Les Assiégés*. Il faut de la patience...

Assisté l'autre jour à la conférence de Sikélianos sur Palamas ; on m'avait envoyé un fauteuil. Délire dans la salle ; émouvants souvenirs, dont j'avais eu la primeure. Emphase et majesté de Sikélianos. Jusqu'à quel point est-il sincère en portant aux nues Palamas ? Je commence, pour ma part, à concevoir des doutes sur une bonne partie de l'œuvre.

Encore une séance chez Apartis, toujours plus exquis. Un de ses élèves, âgé de vingt-quatre ans, vient le voir ; il est l'auteur d'un jeune garçon nu, un baigneur, assis. Son frère lui servit de modèle. Cette œuvre fut exposée cet hiver ; je ne l'avais point oubliée, ni le nom de l'auteur, dont je souhaitais très fort à ce moment faire la connaissance. J'avoue à Apartis que j'ai appris, à le voir travailler, une quantité de choses. « Moi aussi, me dit-il, j'ai appris quelque chose avec vous. Et c'est même pour mettre au point mes connaissances de littérature que j'ai voulu faire votre tête ; et puis, quand les gens parlent de leur métier, leur visage devient

intéressant. Ils sont eux-mêmes. » (Les M., qui étaient à l'atelier aujourd'hui, sont revenus très frappés de cette tête, pourtant inachevée.)

Lu à peu près entièrement, pour me sortir des examens, *Il est minuit dans le siècle* (par V. Serge), roman, pourrait-on dire, du trotskisme et qui me fait plus ou moins revivre ce que j'ai entrevu de la Russie. M. communique à tous ses collègues des lettres fort dignes de son maître Guastalla, refusant de faire une demande de réintégration dans l'Université après qu'il en fut exclu comme israélite. Les deux lettres sont flanquées, hélas, d'une introduction...

28.

Visite à Politis, qui me prête Polylys, et m'explique des fragments des *Assiégés*. Classé des examens (Cours intermédiaire). Porté chez Arantino Polylys. Posé deux heures chez Apartis ; les ombres commencent à se poser sur le visage ainsi qu'un vague frémissement. Encore deux séances avant de couler en plâtre. Rentré avec A. à l'Institut, où je trouve de mes élèves (aperçu, en pleurs, de mes étudiantes recalées...). Longuement causé avec Georges A., qui attendait sa sœur passant un examen. Il est charmant, et montre une sorte de joie fervente quand nous parlons. Assez peu grec, et dans son physique et dans ses sentiments. Fini avant le dîner le bouquin de Serge, et revu les corrections proposées par Politis. Question d'argent, il semble que nous serons difficilement augmentés malgré les prix astronomiques de la vie ; trop de gens, hauts fonctionnaires pour la plupart, ont trafiqué, ont envoyé en France des millions : on nous met tous dans le même sac.

1^{er} juin.

Mme C., hier, se glorifiant d'avoir beaucoup changé pendant et depuis la guerre (elle disait un instant auparavant que le temps ne comptait pas pour elle, etc...). La guerre m'a fait changer aussi, sans doute, plus et autrement peut-être que je ne le crois. Pourtant, ma plus constante et fondamentale préoccupation a été et demeure la même, d'empêcher les remous accidentels d'abîmer aussi bien que de dévoyer ma conduite profonde. Ce sont là vœux que je formais dans mon carnet (perdu) à l'heure de la débâcle, et dont je faisais part à quelques-uns à titre d'encouragement. Il ne s'agissait pas d'opposer l'indifférence au service commun, mais de bien sentir que tout n'était pas perdu, et que même, dans un certain sens, rien n'avait changé. Le permanent était mis à nu ; nous retournions à l'être, grande économie de dégoût ; j'ai eu la chance, vivant loin, d'éviter les convulsions qui m'eussent à la lettre empoisonné (Fernand en est mort). Dans mon raidissement, entrait-il de la littérature ? La littérature m'a permis de me protéger ; j'y trouvai un refuge ; cet indispensable et incessant dialogue des livres, je m'y donnai corps et âme dans la riche bi-

bliothèque de Spetsai. Ne relisant que les plus hautes œuvres, comme seules dignes de la grandeur des événements. Les soirées se passaient au milieu des élèves à diriger, des répétitions du *Médecin malgré lui* (joué en grec).

Hier, distribution des prix, assez rapide. Mais les élèves les plus charmants (ceux que j'avais choisis pour qu'ils fissent des progrès) m'attendaient à la sortie — capacité étrange de l'amour (ou de la sympathie), je le notai l'autre jour. Je sais par expérience qu'un devoir (à condition qu'il ne soit pas médiocre), si l'on prend la peine de le corriger mot à mot, en martulier, avec l'élève, cela peut presque instantanément lui ouvrir les yeux, le transformer, lui faire faire un pas immense et juste à l'heure propice ; un seul regard parfois posé sur un enfant l'éveille, lui donne confiance en lui-même, fait appel à des forces qu'il ignore. Il y aurait intérêt à étendre cette méthode. Je veux dire : à ne pas limiter la sympathie à quelques-uns seulement dont le visage et la présence me plongent dans l'état poétique.

Impression curieuse d'être en vacance. Il faudra organiser son temps, organiser surtout le surchauffement nécessaire à l'introduction à Solomos. D'ici huit jours, j'aurai terminé les lectures préparatoires, et on m'aura expliqué tous les morceaux que j'aurai à traduire. Je n'aurai plus devant moi que cette masse brute à organiser (il faut recomposer les poèmes fragmentaires) et des notes d'où il faudra faire naître la figure intérieure du poète. L'ai-je noté ? ses problèmes, tout actuels, sont ceux d'un Valéry. Je laisserai de côté la biographie sur laquelle se disputent les historiens. Je ne chercherai que l'histoire d'un esprit, et comment Solomos concevait la beauté.

3 h du matin.

On m'a entraîné à Placa boire du vin, ce qui fait qu'après m'être endormi d'un sommeil assez lourd, je me suis réveillé beaucoup trop lucide. Travaillé patiemment, par lentes retouches, aux *Assiégés*. On change un mot de place, on en trouve un meilleur... Il faut qu'un sang français circule dans ces vers. À force de travail, l'enchantement doit naître. On travaille à l'envers, comme ces tapissiers que je voyais jadis aux Gobelins reproduire un vase de fleurs de Cézanne. Au bout du compte, un beau morceau jaillit. Les fragments des *Assiégés* ne seront peut-être pas bien nombreux ; il faudra y mettre du ciment.

Relu avant-hier l'introduction à *Porphyras* ; assez content ; pas de trous. Relu hier ma dernière lettre à Gide (octobre), elle était bonne. Il l'a reçue, car il fit signe à Jacques (à Alger). Lu avec amusement et exaspération du Montherlant, *Les Lépreuses*. Apartis termine enfin l'effigie de plastelline qu'il modelait depuis un mois, fait une bouillie de plâtre

dont il enduit le visage que j'avais vu si laborieusement prendre forme (il me semblait qu'il barbouillait ma propre figure). Après quelques opérations, pour moi tout inconnues, on voit surgir de nouveau ma figure, non plus terreuse, mais toute blanche. Le plâtre est encore humide, mais l'œuvre se détache, simple et dense. Quelques retouches encore avant d'attaquer la pierre. Arrivent à l'atelier l'éditeur E. et un jeune architecte ; c'est avec eux que je fus boire. Curieux public de la taverne sous un treillis de chèvrefeuille, de soldats occupants assez mornes, de nouveaux riches encore plongés dans leurs tripotages mais d'une belle force animale. Dans la famine de l'an dernier, le jeune architecte a perdu son père et sa mère. Nous faisons route ensemble dans la nuit. Il ressemble à Si Haddou ; grand, blond, timide. Je quitte assez tendrement le jeune homme, sans lui demander autre chose que son nom.

6 juin.

Revu Sikélianos. Le lendemain de sa conférence dans laquelle il s'était beaucoup surmené, il eut un accident : paralysie momentanée du muscle situé derrière la rétine et qui aurait pu amener le décollement et la cécité. Pendant quelques secondes il demeura aveugle. On lui prescrivit le lit, le silence, on le saigna. Il doit manger à peine. « Comme il a pleuré, me dit sa femme, quand il s'est rendu compte qu'il ne voyait plus ! » Hier il se leva pour la première fois et sur la fin du jour m'accorda plusieurs heures. Il reconnaît lui-même que ce choc, cet avertissement a été heureux. « Il m'a permis d'entrevoir, me dit-il, une œuvre à laquelle jamais je n'aurais osé prétendre. Depuis cet accident, l'idée m'est apparue avec un relief, une résonance, une plasticité éblouissantes ; jamais je n'avais connu un aussi impérieux besoin de créer. Et l'étrange, c'est la permanence de la sollicitation. Cette prière, ces images continuent de veiller près de moi, je les sens à portée de la main. Cette œuvre, comme déjà toute élaborée, demande à sortir de moi. Je ne puis cependant m'y mettre encore : il me faut le silence et la tranquillité. Une maison à la campagne, oh ! bien modeste, m'est indispensable. — Dieu, qui vous donne l'inspiration, vous enverra aussi la maison », lui dis-je. (Pratiquement, la plupart des maisons de Nephissia — le seul endroit habitable et desservi aujourd'hui — sont réquisitionnées...) « Connaissez-vous, me demande-t-il, mon *Monologue de l'Éphèbe* ? C'est un morceau pour vous. » Et d'ouvrir un album et de me le lire (sa première lecture depuis l'accident) quelques strophes. Sans doute étais-je prédestiné à traduire le morceau (Sikélianos l'avait deviné), dont je pressentais l'existence. Quand Solomos me laissera souffler, j'y goûterai un grand bonheur.

Sikélianos évoque des souvenirs de son père, de son grand-oncle, qui

tous deux connurent Solomos. La nuit descend légère dans le bureau, pendant que quelques dames, amies de la maison, nous donnent rendez-vous à deux pas, dans le parc. Sikélianos prend plaisir à s'attarder près de moi dans la pénombre. Son visage — est-ce la seconde puberté ? — a acquis soudainement une puissance plus grande, mais comme traversée d'éclairs, de brises. Moins olympien et davantage olympien ; il semble qu'il ait tout à coup gravi un étage, disais-je à sa femme... Il s'est mis brusquement à ressembler à Goethe, les yeux comme noyés dans la contemplation. Je n'étais pas peu fier qu'il prît mon bras pour entrer dans le jardin ombreux où ces dames savouraient des glaces. Nous dûmes traverser toute une série de tables d'où les saluts, les regards nous poursuivaient. Et ainsi — Sikélianos avait même jeté un léger maniveau sur ses épaules — je me sentais soudain rajeuni et de nouveau en compagnie de Gide. J'apprends à Sikélianos, ce qui m'attriste un peu et lui-même partagera mon sentiment, que Solomos ne sut point mettre à sa place Leopardi. J'essaie de trouver des excuses : la haine du moi et des plaisirs chez Solomos. « Oh ! me dit Sikélianos, Solomos a pu se plaindre et parler de lui-même, mais toujours en idéalisant. » Il me disait auparavant que j'avais bien raison de laisser de côté sa biographie, mais qu'il fallait cependant retenir (et ceci, les lettres de la Nationale le prouvent abondamment) que ses affaires de famille avaient pesé sur lui et paralysé son œuvre. « Vous sentez bien, me dit-il, que c'est un moraliste, au sens le plus haut, oui, et même un mystique, c'est cela que j'entends, chaque être pour lui appartenait vraiment à l'éternité... Ce qu'il reproche à Leopardi, c'est d'être athée. Oh ! il y a une telle virginité dans l'amour de la mort chez Leopardi qu'on peut, lui aussi, l'appeler un mystique. Il est des vers de Leopardi que je connais depuis l'âge de douze ans ». Et de me réciter l'*Infinito*... La nuit est tout à fait tombée. Sikélianos insiste pour me ramener chez lui afin de me montrer un album de masques funéraires : « Vous verrez celui de Hugo et vous l'adorerez. » En effet, le sourire d'infinie sagesse et de pitié qui illumine cette face est à la fois celui du Père Éternel et d'un Christ. « N'est-ce pas qu'il est votre père ? Comme il a dû aimer ! » Et plusieurs fois, pieusement, Sikélianos porte la page à ses lèvres...

9 juin.

Encore quelques jours de préparation. On m'a prêté aujourd'hui une thèse hollandaise (médiocre). Vendredi, je finirai *Polytas* avec ^{1.} Samedi, je lirai avec A. un choix de critiques. Par malheur, cette semaine,

1. Mot ou nom illisible dans le manuscrit.

M. fut malade, ce qui retarda la traduction proprement dite. Je crois qu'au fond ces lenteurs m'ont servi ; des notes que j'avais prises sans trop les comprendre, quand je les relis, s'éclairent, et je me sens tout porté à faire entre elles des rapprochements peut-être neufs. Découvert ce matin à l'École d'archéologie un album de peintures romanes et un autre, très volumineux, de primitifs français. Cela orientera peut-être mon cours de l'an prochain, — mais pour le moment je me refuse à y penser. J'ai hâte d'avancer mes traductions. Pour ce faire, travaillé ce tantôt avec Élytis sur Kalvos ; plutôt déçu. Peut-être intraduisible. La beauté de ce poète venant du subtil mélange d'une langue archaïque et populaire, hors des mots et de leur assemblage il ne reste plus qu'une pensée banale et rhétorique. Je ne puis passer Kalvos sous silence — et je ne puis en faire un pompier. Élytis ayant cueilli çà et là dans les *Odes* des métaphores tout à fait modernes, il y aura moyen d'en citer quelques-unes dans l'Introduction.

Travaillé hier soir avec A. sur *Polylas* (pages sublimes sur *Les Assiégés* et l'esthétique de Solomos, des pages que je présentais depuis longtemps et que j'étais prêt à comprendre). Sorti assez tard faire un tour et assisté à un grand incendie (le premier que j'aie vu de si près). Visite à M. à l'hôpital. La radio a annoncé (m'écrit Mme M.) que Gide a été retrouvé sain et sauf à Tunis. Hausse infernale des prix ; je n'ai pas le sou ; il est vrai que j'éprouve trop de plaisir à traiter mes collaborateurs, et que mes désirs vestimentaires me ruinent. Pas de lectures, sinon les *Mémoires d'Outre-Tombe* que je reprends après trois ans, d'un œil assez sévère. Terrible allongement de considérations historiques et d'étalage pédantesque. On dit que Stendhal eût changé son jugement s'il avait connu les *Mémoires* ; on le dit. Commencé hier avec K. le *Myvologue* ; presque impossible à traduire, dit-il, tant la langue est riche et imagée. Cela ne m'affraie pas ; la difficulté m'inspire. Avec Kalvos, on trouve tout aussitôt et c'est plat.

Pentecôte, le 13.

Terminé hier les lectures préparatoires et commencé dès ce matin mon topo sur Solomos. Assez de facilité. J'ai vécu durant deux mois avec ce sujet. Je brûlais de prendre la plume. Mis de bonne humeur, passé deux heures ce tantôt, assez gaies, à l'École, puis revenu au travail. Écrit en tout trois pages. Détente et bien-être. Depuis longtemps j'aspirais à la joie au travail. Je sens devant moi une carrière encore longue, et des joies assurées. Curieux comme la chasteté, dès que je travaille sérieusement, me devient facile ; il est vrai que je dépense assez d'amour en composant, et que je sens une peur superstitieuse de rompre le fil.

14.

Pour couper court aux discussions (deux écoles s'affrontent : certains font de Solomos un saint, un héros national, d'autres un dégénéré, — et de scruter sa vic...), je prétends que Solomos ne voulut pas avoir de biographie, ou plutôt que celle-ci ne saurait en rien rendre raison de son œuvre, mais j'ai pourtant passé tout ce jour à tirer de Jenkins les points principaux de la vie de Solomos que demain je confronterai avec d'autres biographes. Travail fastidieux d'historien, mais qui prépare autre chose. Mon sujet me passionne ; je sens que ça va marcher.

Assisté ce soir à une lecture d'un mystère crétois, *Le Sacrifice d'Abraham*. Toute la littérature s'y trouvait. Pu inviter Sikélianos à un thé que veut donner pour lui l'École. Pu échanger quelques mots avec Dimaras sur Solomos, et avec Ghika sur Kalvos, qui voit en lui une sorte de M. Ingres. Joué à l'École à de petits jeux, puis dansé ; nous étions en nombre. Les quatre jeunes ouvriers étaient là. Je crains d'avoir trop montré au plus jeune ma sympathie... Beaucoup d'entrain ; les jeux, les ris vous dé-tendent. Loin d'avoir tout compris du *Sacrifice*, mais je peux rêver à *Is-lomos*. Grand avantage d'avoir la pensée orientée. On travaille sans le vouloir. L'ennui devient impossible.

15.

Cambas vient me lire ce matin un beau poème de guerre, *La Femme de Crète*. Assez dans la tradition héroïque de Solomos. Il me traduisait avec peine ces pages, mais à travers les hésitations, les maladresses, je sentis plusieurs fois passer un âpre courant de tendresse. Je me mis ensuite, encore bouleversé, à mon travail ; cela marche comme un devoir bien préparé ; mes fiches se rangent d'elles-mêmes, — mais il me faut être présent partout. Parfois, c'est après coup que je me mets dans mes phrases. Je veux dire que certains morceaux médiocres, à force de les retaper, deviennent pleins et vivants. Fait un achat de papier : j'en ai trois grands blocs pour le prix d'un kilog de cerises. (Tout est subordonné à mon travail ; j'aurais donné tout mon argent pour du papier... Surpris, au contraire, par le bon marché.) Repris Solomos après le déjeuner ; la chaleur était grande. Fait une visite à l'hôpital à M. Ses suites d'oreillons s'arrangent. L'infirmière ne place près de lui que de jeunes malades, pour que ce soit plus gai. Dommage que M. soit un peu fou : impossible de lui faire dire ce qui lui manque ; c'est aussi qu'il veut paraître... Passé par hasard à l'Institut où, providentiellement, je trouve sur une table un résumé de *l'Esthétique* de Hegel, laquelle inspira Solomos dans ses dernières années.

Conseil chez Milliex pour l'amélioration des études. Tout le monde est d'accord. Quel bonheur pour moi de laisser de côté mon travail de

prof. Joie de se donner tout entier à une œuvre. Cette petite étude, je le sais, *doit* être faite par moi. Étrange qu'enfin je travaille, après des dizaines d'années de vagabondage. Fait à peine un tour ce soir sous la lune ; l'idée du travail, je l'ai dit, m'écarte de la gaudriole. Goûtant dans la journée des joies parfaites, quel besoin de courir dans la nuit ? (Du moins en ce moment ?)

16.

Travail assez ralenti ce matin (on faisait ma chambre à fond). Pataugé un peu dans la biographie ; il s'agit de dire l'essentiel tout en amenant peu à peu les problèmes poétiques. Heures stagnantes, mais utiles. Assez longue sieste, puis charmante réception chez Mlle C. (où je retrouve Svolos et Tsatsos, lequel parle assez bien de Solomos et de Palamas. Les quelques idées qu'il me donne sur Solomos m'ont paru si pertinentes que je les ai aussitôt notées. Travaillé jusqu'à près de minuit avec Mourellos. Très beau passage du Clairon dans *Les Assiégés*. Le son qui se prolonge est peint par l'image d'une étoile filante. (Parlé d'Anderson d'une façon intéressante avec un jeune pianiste.) Je donne lecture à M. des quelques pages de présentation que je viens d'écrire où j'avais voulu exposer tous les thèmes de Solomos, la biographie commençant ensuite. Ces pages m'ont paru (au gueuloir) d'un bon style, mais M. trouve à bon droit qu'elles sont trop condensées, trop rigides. Mieux vaut, puisque le public français ne connaît rien de Solomos, le présenter sous son aspect historique en développant au fur et à mesure les problèmes. Un de mes maîtres, me dit M., nous conseillait toujours d'écrire une introduction... puis de la déchirer et d'entrer dans le sujet. Je me mettrai demain à un début plus simple et pourrai à petites doses insérer les phrases que j'assenais d'abord trop violemment. Les divers fragments des *Assiégés* que je lis à M. lui paraissent bons, car, me dit-il, on les sent refondus dans votre style. Clair de lune ; je vais mettre mon lit (du moins la tête) sur mon balcon pour jouir de la nuit. Si l'expérience réussit, je dormirai ainsi tout l'été ; ce sera ma campagne.

18.

Je m'efforce de travailler le matin et l'après-midi, deux heures chaque fois. Pour le flemmard que je suis, c'est beaucoup. Étonné de n'avancer pas plus vite. Mais, après quelques pages, je me sens vidé, il faut remettre au lendemain, et même je dois beaucoup retoucher, ma pensée ne commençant de m'appartenir que si mon style est sans tache. L'idéal serait d'écrire du premier coup de bonnes phrases ; ça n'arrive pas tous les jours. Pas mécontent, tout compte fait. J'avance, cela me donne du bonheur. Je ne pense pas du tout à courir, d'où absence d'aventures, car je n'ai jamais eu que celles que je cherchais. Agréable concert hier, au clair

de lune, sur une terrasse de Psychico ; turbulente jeunesse dorée... Thé aujourd'hui dans le jardin de l'École en l'honneur de Sikélianos. Il fut brillant, racontant une extraordinaire ascension du Parnasse, et la naissance d'une cigale. Partira bientôt pour Kephissia où il a trouvé un logis.

Intrigué par un avis de la poste. Lettre ou paquet ? On est coupé du monde, si isolé que tout rapport avec autrui étonne. J'écris ceci à minuit ; la lune brille dans son plein et un coq s'imagine que le jour est arrivé. Sur ma table de chevet, plus même un livre, tant ce travail quotidien m'enlève tout désir de lecture. Depuis plus de deux ans, pas touché un journal ; diète heureuse — mais relu passablement de beaux livres.

19.

Reçu par Florence une lettre de Maman.

Bonne journée de travail ; heures nombreuses de présence dans ma chambre. Combien les longs jours sans engagement, sans sujets de distraction me sont favorables ! Vraiment beaucoup écrit (au courant de la plume). C'est le plus difficile. Quand on a un texte, c'est déjà une base, un point de départ. Le plus dur, c'est de passer du vide à une première ligne. Je mets souvent plusieurs jours à polir, à mettre au point ce qui est né en quelques heures, mais le travail de correction est un amusement à côté de l'âpre effort précédant l'invention. J'ai beaucoup moins — et m'en réjouis — l'impression de la faiblesse de mon cerveau. Il me semblait toujours, les années précédentes, que mon esprit manquait de prix, d'étreinte. Cette déficience s'est beaucoup amendée. Supprimé la sieste ; je m'octroie une tasse de café pour mieux jouir de mes facultés.

22.

Depuis deux jours, occupé à des préparations : l'arrivée de Solomos à Corfou, les principes de son esthétique. Je travaille en relisant et condensant mes notes, comme je faisais jadis pour mes examens ; parfois, j'inscris des numéros cabalistiques, références à tel ou tel texte. De tout cela doivent sortir des phrases claires, et peu à peu s'acheminer vers sa fin mon étude. J'en ai fait, je crois, le tiers — mais je désespère, comme il sied, de jamais arriver au bout. Ma seule chance de salut est le travail quotidien. Je me suis créé tout spontanément de « courtes habitudes » — toute curiosité d'aventure a pour ainsi dire disparu — et cela sans effort ; je suis vraiment réquisitionné par la tâche ; elle vaudra peut-être quelque chose en raison du sacrifice. Je travaille, non pas intensément, mais avec suite et un secret acharnement. Pour la première fois, je tiens un solide sujet et j'ai peur qu'il ne s'échappe. Je suis pris d'une sorte de hâte...

Point travaillé ce matin ; j'attendais Élytis pour traduire du Kalvos. En fait, nous avons seulement causé. J'avais besoin de *m'épancher*, de

faire à la fois connaître et de les vérifier mes idées sur Solomos. Tout cela a fort bien marché. J'ai lu quelques endroits de mon étude et les passages traduits des *Assiégés*. Je me sentais gagné par l'émotion. À chaque instant, je découvre la grandeur extrême de Solomos. Il me faut vraiment cet état actuel de chauffe pour être digne de lui.

Pris l'apéritif avec Ghika et sa femme. Les dessins qu'il a faits pour illustrer K. sont magnifiques. Je n'ai pas refusé de traduire quelques morceaux du livre pour accompagner les dessins. Mais il faut que je sois touché par le texte. L'épreuve aura lieu dans deux jours. Étonnant texte de Lautréamont concernant Byron, que je citerai à propos de Solomos.

Reçu une lettre exquise et longue de W...¹, par l'ambassade d'Argentine. Elle a mis trois mois, mais elle m'enchanté.

23.

M. a passé la soirée avec moi ; nous avons terminé le mot-à-mot des *Assiégés*. Je ne dépends plus maintenant de personne. Assez bon travail. Traiterai demain de l'influence allemande sur Solomos. Je me suis souvenu du conseil excellent de Goethe, de n'aller jamais jusqu'à la fatigue, de garder un peu de joie et d'élan pour le lendemain. Assez grande fraîcheur pour la saison ; ce soir, feux timides dans les carrefours, allumés par des gosses. Pensé à la nuit de Bierville, en 1934. Voici deux ans, je sortais de prison. Appris par Maman, à qui je demandais de faire venir mon portrait, que Frère est prisonnier. Ai-je noté que Laleure a été libéré à Noël, et qu'il m'a écrit ?

24.

Passé la matinée à revoir des notes sur Novalis et Baudelaire ; fait des rapprochements ; songé à la poésie... Je faisais tout cela allongé sur mon lit, m'étant réveillé ce matin fatigué d'une nuit un peu lourde. L'application avec laquelle je travaille chaque jour m'amène à faire très attention à mon *tonus* ; tout dépend du sommeil, de plus ou moins de lucidité ou d'alacrité, mais je ne m'inquiète en rien des heures traînantes. Le tout est de ne pas se forcer, de semer quelques grains que le moindre rayon saura faire lever. Pris au hasard, pour me donner du courage, le *Journal* de Gide...

22 h.

Après un indispensable et profonde sieste, visite à l'atelier d'Apartis qui voulait me montrer le travail en pierre commencé d'après mon plâtre. Rentré vers six heures et mis au point les rapports de Solomos et de la musique ; il m'a fallu y revenir trois fois. Je ne saurais dire combien la

1. Nom illisible dans le manuscrit.

continuité de l'effort me récompense. Heureux que parfois mes intuitions se confirment. J'avais écrit que du haut de son rocher de Zante Solomos avait senti se dérouler en lui tout le siège de Missolonghi, quelques détails lui suffisant à revivre l'ensemble. Or, hier, nous avons découvert, M. et moi, les détails précis perçus de Zante, le canon, la mer bouillonnante qu'avait notés Solomos...

Soirée solitaire. Attendu la fin du jour (collines bleues aperçues de ma chambre) pour m'égarer dans la nuit tiède. Mais peu poussé l'aventure. J'ai besoin à la fois de diète (je me nourris de compotes) et de sommeil. Nécessité d'être d'attaque demain matin après un grand breakfast.

25.

Le travail a marché ce matin. Deux heures m'ont suffi pour mettre sur pied les influences allemandes. Ensuite, j'étais à bout de souffle. Plus ou moins amorcé ce que j'écrirai demain (le goût de la nature, le procès...). J'espère travailler et le matin et le tantôt, ce que je n'ai pu faire aujourd'hui, ayant dormi. Reçu Cambas et enfin entendu M. sur Claudel. Profit très grand. Je veux dire qu'en écoutant cette conférence (je n'avais pas entendu M. depuis un an), j'ai mesuré mes progrès, et suis très bien arrivé à démonter ses mécanismes. C'est assez simple, d'ailleurs. Tout ce qu'il dit est emprunté aux livres, aux commentateurs. Il ne domine pas son sujet, bien qu'il le connaisse ; il en est débordé ; il a peur de juger, et ceci non point par manque de connaissances sur Claudel, mais par ignorance des *autres*. Claudel est présenté comme un monolithe. Il n'y a pas d'atmosphère, pas d'histoire autour de lui, nul point de rapprochement. Terrible manque de maturité chez M. Bien qu'on sente son admiration débordante, il ne se compromet pas lui-même. J'essaie au contraire de me mettre tout entier dans mon Solomos et de me trahir plus ou moins à travers lui. Un certain nombre de gens insistaient ce soir pour que, suivant la mode, je fisse à mon tour une conférence.